

Sous la direction de
Sylvain Venayre



Écrire le voyage

De Montaigne à Le Clézio

CITADELLES
&
MAZENOD



Écrire le voyage

De Montaigne à Le Clézio

Comme le sait tout lecteur de *L'Odyssée* ou des *Histoires* d'Hérodote, la pratique de l'écriture du voyage est presque aussi ancienne que l'histoire humaine. À partir du xvi^e siècle, elle fit néanmoins en Europe l'objet d'un intérêt nouveau. Des *artes apodemicae* (ou « arts de voyager ») essayèrent alors de codifier une pratique que les humanistes, à commencer par Montaigne, jugeaient essentielle dans la formation de la jeunesse. Par la suite, le grand mouvement d'exploration savante du monde par les Européens conduisit à préciser encore la manière dont les voyageurs pouvaient rendre compte de la variété du monde. Au tournant des xviii^e et xix^e siècles, cette histoire connut un nouvel infléchissement lorsque, sous l'influence de l'esthétique romantique, les écrivains entreprirent d'exprimer les émotions et les sentiments ressentis par les voyageurs. Le xx^e siècle, enfin, fut dominé par les angoisses nées de la fin de l'exotisme et de l'impossibilité, jugée nouvelle, de tout voyage véritablement dépaysant.

Ce livre se propose de retracer cette longue histoire de l'écriture du voyage : de quelle façon s'est imposé le genre littéraire du récit de voyage, quels en furent les auteurs les plus remarquables, quelle place fut réservée aux grandes codes esthétiques (le beau, le pittoresque, le sublime) et comment furent exprimés le désir de l'exotisme ou celui de l'aventure. En dialoguant entre eux, les textes soigneusement choisis de cette anthologie permettront au lecteur de prendre la mesure d'une histoire qui est aussi celle de notre vision du monde.

Car le regard, ici, a joué un rôle essentiel. Pour le dire comme Flaubert, l'auteur de récits de voyages devait « être œil, tout bonnement ». Les extraits sélectionnés trouvent ainsi un écho tout particulier dans les œuvres appelées à les illustrer – peintures, dessins mais aussi gravures –, de Brueghel à Nicolas de Staël, en passant par Turner, Friedrich ou encore Manet.

Philip Steer
Jeune Femme sur la plage ou
Jeune Femme sur la jetée (détail)

Vers 1886-1888, huile sur toile, 125,5 × 92 cm
Paris, musée d'Orsay (dépôt du Fonds national d'Art contemporain)

En couverture
Caspar David Friedrich
Âges de la vie (détail)

Vers 1834, huile sur toile, 73 × 94 cm
Leipzig, Museum der bildenden Künste

Maxime Du Camp
*Dossier d'Orient. Notes sur
la Basse-Égypte*, détail du f^o 165

Décembre 1849
Paris, bibliothèque de l'Institut

Sommaire

Introduction

Le voyage classique

Michel de Montaigne
Francis Bacon
Jean Racine
Jean de La Fontaine
Mary Worthley Montagu
Montesquieu
Charles de Brosses
Jean-Jacques Rousseau
Joseph Jérôme Lefrançois de Lalande
Laurence Sterne
Louis-Antoine de Bougainville
Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre
Denis Diderot
Jean-Baptiste Mercier Dupaty
Johann Wolfgang von Goethe
Comte de Choiseul-Gouffier
Louis Ramond de Carbonnières
Horace-Bénédict de Saussure
Xavier de Maistre
Dominique Vivant Denon
Félicité de Genlis
Alexander von Humboldt
Louis-Aubin Millin
Étienne Pivert de Senancour

Le voyage romantique

François-René de Chateaubriand
Lord Byron
Germaine de Staël
Charles Nodier
Alphonse de Lamartine
Henri Beyle, dit Stendhal
Prosper Mérimée
Victor Hugo
Alexandre Dumas
Frances Trollope

Jean-Jacques Ampère
Jules Michelet
George Sand
Rodolphe Töpffer
Alexis de Tocqueville
Flora Tristan
Astolphe de Custine
Edgar Quinet
Gérard de Nerval
Théophile Gautier
Valérie de Gasparin
Joseph-Arthur de Gobineau
Herman Melville

Entre quête poétique et prose touristique

Gustave Flaubert
Maxime Du Camp
Léonie d'Aunet
Charles Baudelaire
Eugène Fromentin
Hippolyte Taine
Jules Barbey d'Aurevilly
Eugène Labiche
Stéphane Mallarmé
Arthur Rimbaud
Jules Verne
Alphonse Daudet
Henry James
Robert Louis Stevenson
Joris-Karl Huysmans
Guy de Maupassant
Jerome K. Jerome
Émile Zola
Pierre Loti

La fin de l'exotisme

Victor Segalen
Blaise Cendrars
Valéry Larbaud

Max Jacob
André Gide
Marcel Proust
Paul Claudel
Joseph Conrad
Jack London
Alexandra David-Néel
Michel Vieuchange
Paul Nizan
Louis-Ferdinand Céline
Michel Leiris
Jean Cocteau
Saint-John Perse
Ella Maillart
Joseph Kessel
Antoine de Saint-Exupéry
Henri Michaux
Paul Morand
Ernst Jünger
Claude Lévi-Strauss
André Malraux
Jack Kerouac
Michel Butor
Nicolas Bouvier
Georges Perec
Jean-Marie Gustave Le Clézio

Annexes

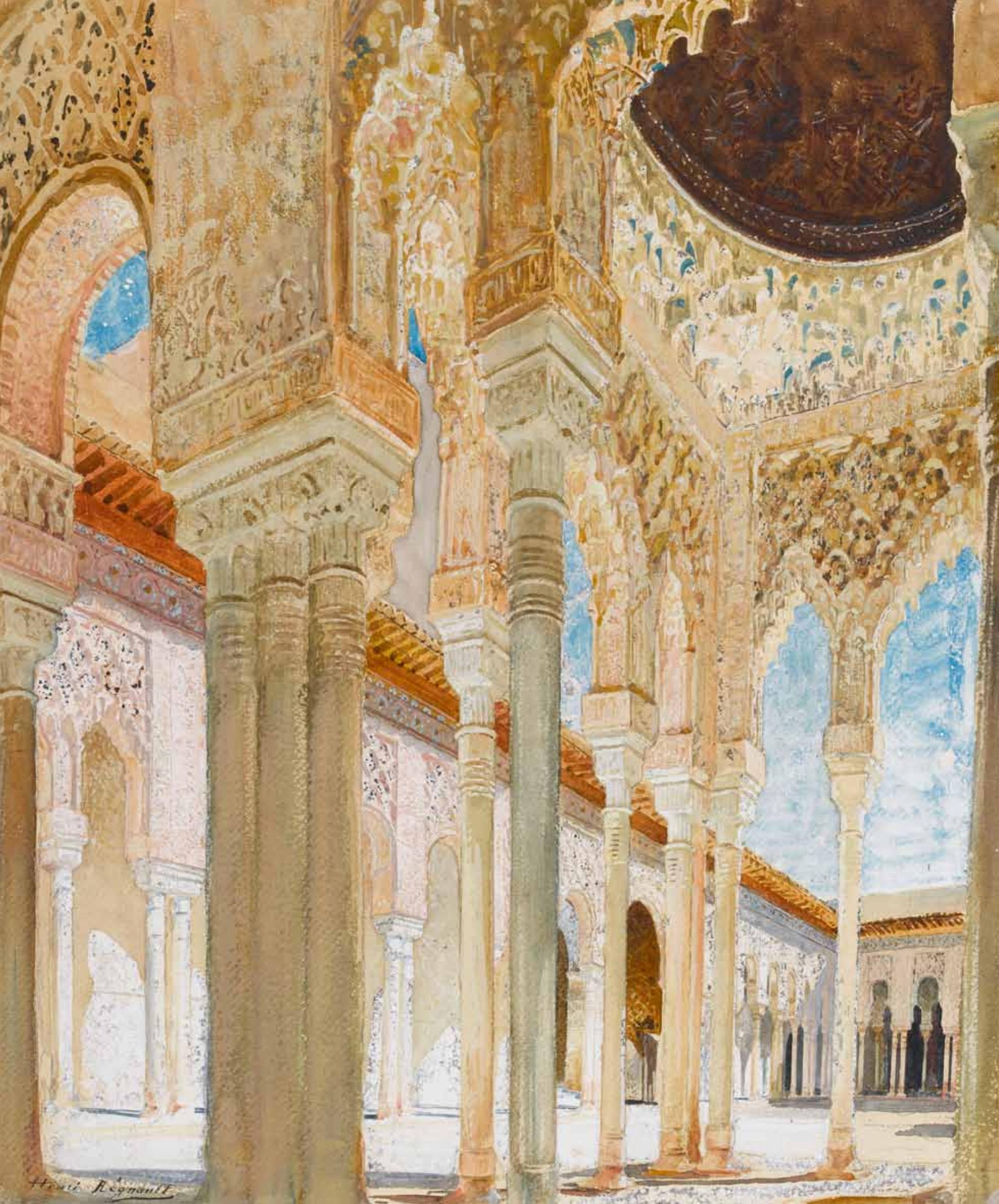
Bibliographie
Index

**Pour chaque auteur, les extraits
choisis sont introduits par une
présentation de Sylvain Venayre.**

Henri Regnault

*La Cour des Ambassadeurs au palais
de l'Alhambra (détail)*

Troisième quart du XIX^e siècle, aquarelle et mine
de plomb avec rehauts de gouache, 55 × 49 cm
Paris, musée du Louvre (dépôt du musée d'Orsay)



Henri Regnault

La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété.

Outre ces raisons, le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation à remarquer les choses inconnues et nouvelles ; et je ne sache point meilleure école, comme j'ai dit souvent, à former la vie que de lui proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et lui faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. Le corps n'y est ni oisif ni travaillé, et cette modérée agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans démonter, tout coliqueux que je suis, et sans m'y ennuyer, huit et dix heures,

Vires ultra sortemque senectae.

Nulle saison m'est ennemie, que le chaud âpre d'un soleil poignant ; car les ombrelles, de quoi depuis les anciens Romains l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'elles ne déchargent la

tête. Je voudrais savoir quelle industrie c'était aux Perses si anciennement et en la naissance de la luxure de se faire du vent frais et des ombrages à leur poste, comme dit Xénophon. J'aime les pluies et les crottes, comme les canes. La mutation d'air et de climat ne me touche point : tout ciel m'est un. Je ne suis battu que des altérations internes que je produis en moi, et celles-là m'arrivent moins en voyageant.

Je suis malaisé à ébranler ; mais, étant avoyé, je vais tant qu'on veut. J'estrime autant aux petites entreprises qu'aux grandes, et à m'équiper pour faire une journée et visiter un voisin que pour un juste voyage. J'ai appris à faire mes journées à l'espagnole, d'une traite : grandes et raisonnables journées ; et aux extrêmes chaleurs, les passe de nuit, du soleil couchant jusqu'au levant. L'autre façon de repaître en chemin, en tumulte et hâte, pour la dinée, notamment aux jours courts, est incommode. Mes chevaux en valent mieux. Jamais aucun cheval ne m'a failli, qui a su faire avec moi la première journée. Je les abreuve partout, et regarde seulement qu'ils aient assez de chemin de reste pour battre leur eau. La paresse à me lever donne loisir à ceux qui me suivent de dîner à leur aise avant partir. Pour moi, je ne mange jamais trop tard ; l'appétit me vient en mangeant, et point autrement ; je n'ai point de faim qu'à table.

Aucuns se plaignent de quoi je me suis agréé à continuer cet exercice, marié et vieux. Ils ont tort. Il est mieux temps d'abandonner sa famille quand on l'a mise en train de continuer sans nous, quand on y a laissé de l'ordre qui ne démente point sa forme passée. C'est bien plus d'imprudence de s'éloigner, laissant en sa maison une garde moins fidèle et qui ait moins de soin de pourvoir à votre besoin. [...]

Et puis, c'est à faire à ceux que les affaires entraînent en plein hiver par les Grisons, d'être surpris en chemin en cette extrémité. Moi, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il fait laid à droite, je prends à gauche ; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arrête. Et faisant ainsi, je ne vois à la vérité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison. Il est vrai que je trouve la superfluité toujours superflue, et remarque de l'empêchement en la délicatesse même et en l'abondance. Ai-je laissé quelque chose à voir derrière moi ? J'y retourne ; c'est toujours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine, ni droite ni courbe. Ne trouvé-je point où je vais, ce qu'on m'avait dit ? Comme il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent pas aux miens, et les ai trouvés plus souvent faux, je ne plains pas ma peine ; j'ay appris que ce qu'on disait n'y est point.

J'ai la complexion du corps libre et le goût commun, autant qu'homme du monde. La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété.



Jan I Brueghel, dit de Velours (d'après)
Paysage au moulin à vent
Fin du XVII^e siècle, huile sur cuivre,
28 x 35 cm
Paris, musée du Louvre

Jan I Brueghel, dit de Velours (attribué à)
Auberge au bord de la route qui longe la rivière
Fin du XVI^e-début du XVII^e siècle,
huile sur cuivre, diam. 21 cm
Munich, Alte Pinakothek



Johann Wolfgang von Goethe

*On a beau avoir entendu mille fois parler
d'une chose, c'est la vue immédiate qui nous
en révèle le caractère propre.*

Vingt mars : La nouvelle qu'un torrent de lave, invisible pour Naples, venait de faire irruption et coulait vers Ottojano, m'a décidé à visiter le Vésuve pour la troisième fois. À peine arrivé au pied de la montagne, avec ma voiture à deux roues, à un cheval, comme je sautais à terre, j'ai vu paraître nos deux guides. Je n'ai voulu me passer d'aucun ; j'ai pris l'un par habitude et par reconnaissance, l'autre par confiance, tous deux pour faire la course plus à mon aise. Quand nous fûmes en haut, le vieux resta en place avec les manteaux et les vivres ; le jeune me suivit, et nous montâmes hardiment au-devant d'une vapeur prodigieuse qui s'élançait de la montagne, au-dessous du cratère ; puis nous la côtoyâmes et nous descendîmes doucement jusqu'à ce qu'enfin nous vîmes, sous un ciel clair, la lave ruisseler hors de l'affreux nuage de vapeur.

On a beau avoir entendu mille fois parler d'une chose, c'est la vue immédiate qui nous en révèle le caractère propre. Le courant de lave avait au plus dix pieds de large, mais la manière dont il coulait sur une pente douce, assez unie, était fort surprenante, car en se refroidissant sur les côtés et à la surface, tandis qu'elle coule, elle forme un canal qui s'élève sans cesse parce que la matière fondue se durcit pareillement sous le courant de feu, qui jette uniformément à droite et à gauche les scories nageant à la surface. Cela élève insensiblement une digue sur laquelle la matière embrasée continue de couler doucement comme le ruisseau d'un moulin. Nous avons côtoyé la digue, considérablement élevée, du côté de laquelle les scories roulaient régulièrement sur les côtés jusqu'à nos pieds. Nous pouvions voir en bas le courant de feu à travers quelques ouvertures du canal, et, comme il continuait sa course plus bas, nous pouvions aussi l'observer d'en haut.

La vive clarté du soleil semblait rembrunir le brasier ; il ne montait dans l'air pur qu'un peu de fumée. Je désirais approcher du point d'où la lave jaillit de la montagne. Mon guide assurait qu'elle s'y formait tout de suite une voûte et un toit [sic] sur lequel il s'était tenu souvent. Pour voir et pour éprouver aussi la chose, nous remontâmes la montagne, afin d'arriver à ce point par-derrrière.

Vue du Vésuve

XIX^e siècle, peinture
Naples, Museo di San
Martino







... au moment même du saut, c'est moins une rivière qu'une mer impétueuse, dont les cent mille torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre.

Quant à ce qui est des risques du voyage, ils sont grands, sans doute ; mais je suppose que ceux qui calculent tous les dangers ne vont guère voyager chez les Sauvages. Cependant on s'effraie trop sur cet article. Lorsque je me suis trouvé exposé en Amérique, le péril venait toujours du local, et de ma propre imprudence, mais presque jamais des hommes. Par exemple, à la cataracte de Niagara, l'échelle indienne, qui s'y trouvait jadis, étant rompue, je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic d'environ deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente. Malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessous de moi, je conservai ma tête, et parvins à une quarantaine de pieds du fond. Mais ici le rocher lisse et vertical n'offrait plus ni racines, ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par la main à toute ma longueur, ne pouvant ni remonter, ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps, et voyant la mort inévitable : il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai alors, suspendu sur le gouffre de Niagara. Enfin, mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur le plus inouï, je me trouvai sur le roc vif, où j'aurais dû me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal ; j'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé : mais lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à aussi bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche ; je l'avais cassé au-dessus du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut, et auquel je fis signe, courut chercher quelques Sauvages qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau, et me transportèrent chez eux.

Ce ne fut pas le seul risque que je courus à Niagara : en arrivant, je m'étais rendu à la chute, tenant la bride de mon cheval entortillée à mon bras. Tandis que je me penchais pour regarder en bas, un serpent à sonnette remua dans les buissons voisins ; le cheval s'effraie, recule en se cabrant et en approchant du gouffre ; je ne puis désengager mon bras des rênes, et le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne après lui. Déjà ses pieds de devant quittaient la terre, et accroupi sur le bord de l'abîme, il ne s'y tenait plus que par force de reins. C'en était fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, fait un dernier effort, s'abat en dedans par une pirouette, et s'élance à dix pieds loin du bord.



Lorsque j'ai commencé cette note, je ne comptais la faire que de quelques lignes ; le sujet m'a entraîné ; puisque la faute en est commise, une demi-page de plus ne m'exposera pas davantage à la critique, et le lecteur sera peut-être bien aise qu'on lui dise un mot de cette fameuse cataracte du Canada, la plus belle du monde connu.

Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans l'Ontario. À environ neuf milles de ce dernier lac se trouve la chute : sa hauteur perpendiculaire peut être d'environ deux cents pieds. Mais ce qui contribue à la rendre si violente, c'est que, depuis le lac Érié jusqu'à la cataracte, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide, dans un cours de près de six lieues ; en sorte qu'au moment même du saut, c'est moins une rivière qu'une mer impétueuse, dont les cent mille torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en un fer à cheval d'environ un demi-mille de circuit. Entre les deux chutes s'avance un énorme rocher creusé en dessous, qui pend, avec tous ses sapins, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, se bombe et s'arrondit comme un vaste cylindre au moment qu'elle quitte le bord, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs du prisme : celle qui tombe au nord, descend dans une ombre effrayante, comme une colonne d'eau du déluge. Des arcs-en-ciel sans nombre se courbent et se croisent sur l'abîme, dont les terribles mugissements se font entendre à soixante milles à la ronde. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejailit en tourbillons d'écume qui, s'élevant au-dessus des forêts, ressemblent aux fumées épaisses d'un vaste embrasement. Des rochers démesurés et gigantesques, taillés en forme de fantômes, décorent la scène sublime ; des noyers sauvages...

Auguste Victor Deroz
Les Chutes du Niagara.
American Falls, from
Table Rock

1848, lithographie coloriée,
49 x 64,7 cm
Blérancourt, musée
franco-américain du château
de Blérancourt

Page de gauche

Frederic Edwin Church
Les Chutes du Niagara
depuis la rive américaine

1867, huile sur toile,
257,5 x 227,3 cm
Édimbourg, National Galleries
of Scotland



*... les minarets n'ont pas l'élégante sveltesse des minarets arabes ;
la coupole s'épate pesamment sur ce tas de mesures désordonnées...*

Félix Ziem
*Lever de soleil
à Constantinople*

xix^e siècle, huile sur bois,
29 x 49 cm
Rennes, musée des
Beaux-Arts

Ivan Aivazovskii
*Constantinople, la
mosquée de Top-Kahné*

1884, huile sur toile,
115,5 x 90,5 cm
Brest, musée des Beaux-Arts
(dépôt du musée du Louvre)

Il serait dangereux, pour un giaour, de pénétrer dans les mosquées pendant le Ramadan même avec un firman et sous la protection des cawas ; les prédications des imans excitent chez les fidèles un redoublement de ferveur et de fanatisme ; l'exaltation du jeûne échauffe les cervelles vides, et la tolérance habituelle, amenée par les progrès de la civilisation, pourrait facilement s'oublier dans ces moments-là. J'attendis donc après le beïram pour faire cette visite obligatoire.

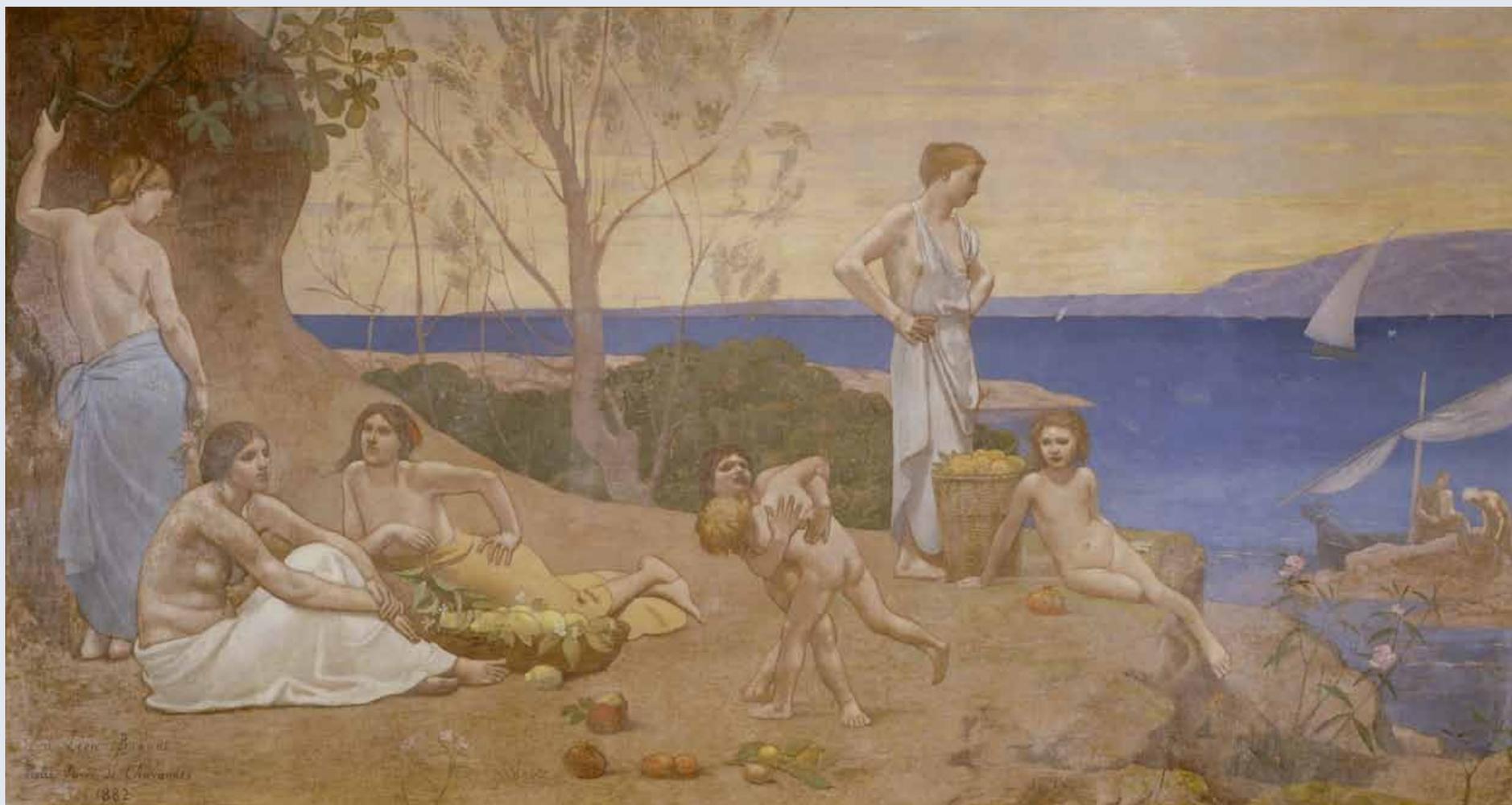
On commence ordinairement la tournée par Sainte-Sophie, le monument le plus ancien et le plus considérable de Constantinople, qui, avant d'être une mosquée, a été une église chrétienne dédiée, non à une sainte, comme son nom pourrait le faire croire, mais à la sagesse divine, « Agia Sophia » personnifiée par les Grecs, et, selon eux, mère des trois vertus théologiques.

Quand on la regarde de la place qui s'étend devant Baba-Hummayoun (porte Auguste), le dos appuyé aux délicates ciselures et aux inscriptions sculptées de la fontaine d'Achmet III, Sainte-Sophie présente un amas incohérent de constructions difformes. Le plan primitif a disparu sous une agrégation de bâtisses après coup qui oblitèrent les lignes générales et les empêchent d'être aisément discernées. – Entre les contreforts

élevés par Amurat III pour soutenir les murailles ébranlées aux secousses des tremblements de terre, se sont accrochés, comme des agaries dans les nervures d'un chêne, des tombeaux, des écoles, des bains, des boutiques, des échoppes.

Au-dessus de ce tumulte s'élève, entre quatre minarets assez lourds, la grande coupole appuyée sur des murs aux assises alternativement blanches et roses, et entourée comme d'une tiare d'un cercle de fenêtres treillissées à jour ; les minarets n'ont pas l'élégante sveltesse des minarets arabes ; la coupole s'épate pesamment sur ce tas de mesures désordonnées, et le voyageur, dont l'imagination avait involontairement travaillé à ce nom magique de Sainte-Sophie, qui fait penser au temple d'Éphèse et à celui de Salomon, éprouve une déception qui heureusement ne se continue pas quand il a pénétré dans l'intérieur. On doit dire, à l'excuse des Turcs, que la plupart des monuments chrétiens sont aussi misérablement obstrués, et que telle cathédrale célèbre et merveilleuse a ses flancs tout rugueux d'excroissances de plâtre et de bouts de planches, et que ses flèches ouvrées en dentelle jaillissent la plupart du temps d'un chaos immonde de baraques.





*Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !*

Pierre Puvis de Chavannes
Doux pays
1882, huile sur toile, 230 × 300 cm
Bayonne, musée Bonnat

Pierre Puvis de Chavannes
Jeunes Filles au bord de la mer
(version réduite)
Vers 1879, huile sur toile, 61,5 × 47,3 cm
Paris, musée d'Orsay

L'Invitation au voyage

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,

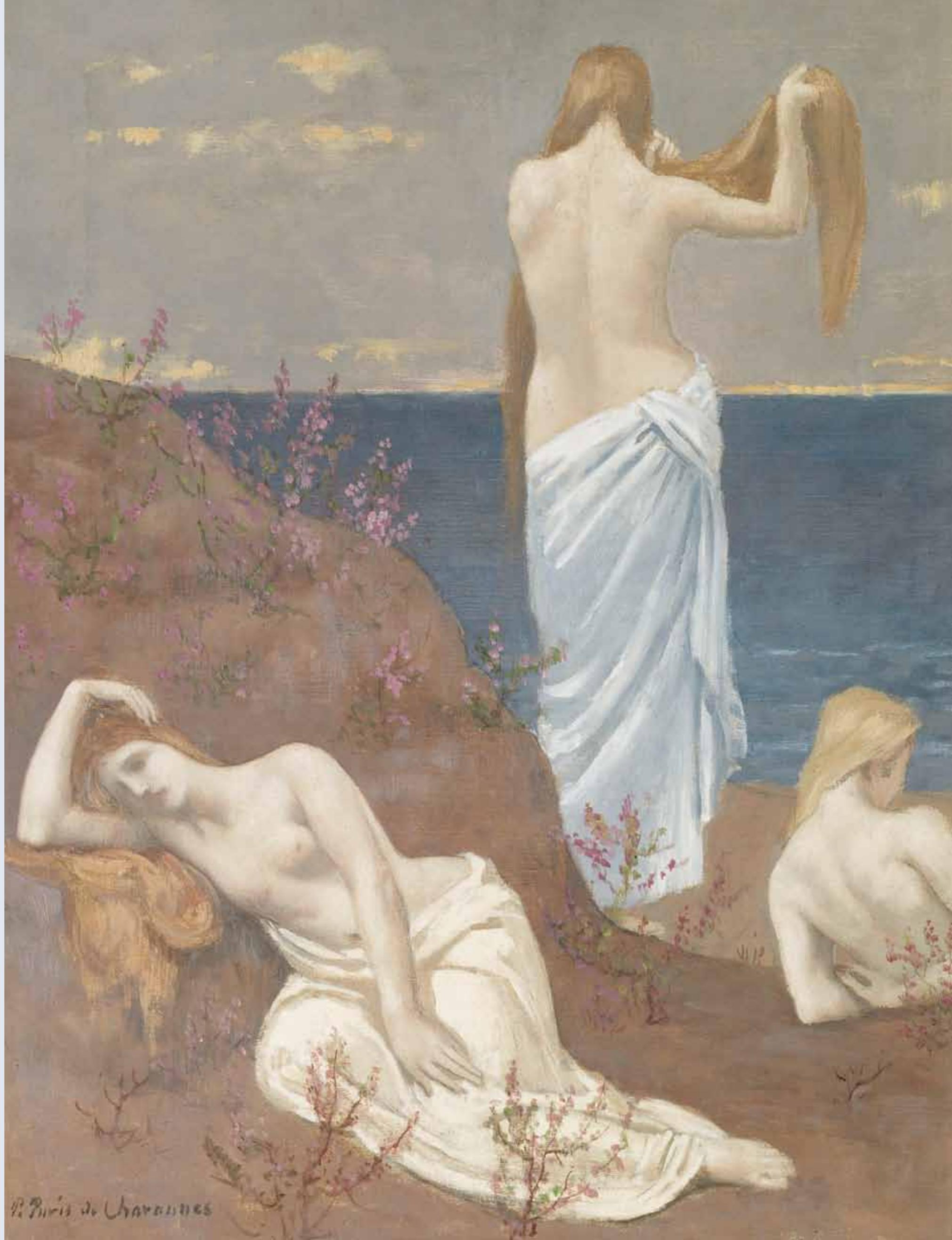
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
– Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Les Fleurs du mal, 1857.



P. And. Chavannes

Pour ma part, je ne voyage pas pour aller quelque part, mais pour aller. Je voyage pour l'amour du voyage.

On m'avait dit à mon départ, et j'étais prêt à le croire, qu'au bout de quelques jours j'aimerais Modestine comme un chien. Trois jours s'étaient écoulés, nous avons partagé quelques mésaventures, et mon cœur restait aussi froid qu'une pomme de terre à l'égard de ma bête de somme. Elle était assez jolie à regarder mais elle avait fait preuve d'une stupidité bornée, rachetée, il est vrai, par sa patience, mais aggravée par des instants de légèreté désolante et malvenue. Et j'avoue que cette nouvelle découverte semblait un grief de plus contre elle. À quoi diable servait une ânesse si elle ne pouvait porter un sac de couchage et quelques objets de première nécessité ? Je voyais approcher à grands pas la fin de cette fable, quand je devrais porter Modestine. Ésope connaissait bien son monde ! C'est plein de lourdes pensées, je vous l'assure, que je me mis en route pour ma courte journée de marche.

Ce n'est pas seulement Modestine qui pesait sur mon esprit en chemin ; toute l'affaire m'écrasait comme plomb du début à la fin. Premièrement, le vent soufflait avec tant de violence que je dus tenir le ballot d'une main du Cheylard jusqu'à Luc. Deuxièmement, ma route traversait l'une des régions du monde les plus misérables. On eût dit le pire des Highlands d'Écosse, mais pis encore, froid, nu, et ignoble, avare de bois, avare de bruyères, avare de vie. Une route et quelques barrières rompaient la monotonie de cette désolation, et la ligne de la route était marquée par des poteaux droits, qui servaient de points de repère par temps de neige.

Pour quelle raison quelqu'un pourrait avoir envie de visiter Le Cheylard ou Luc, voilà qui dépasse mon esprit fertile en invention. Pour ma part, je ne voyage pas pour aller quelque part, mais pour aller. Je voyage pour l'amour du voyage. La grande affaire est de bouger, de sentir de plus près les déboires et les démangeaisons de notre vie, de descendre de ce lit de plumes qu'est la civilisation, et de trouver sous nos pieds le globe granitique, semé de silex coupants. Hélas, tandis que nous avançons dans la vie, comme nos affaires nous préoccupent de plus en plus, il nous faut travailler même pour nos loisirs. Maintenir un ballot sur un bât contre les rafales glacées du nord n'est pas un grand travail, mais cette industrie sert à occuper et à calmer notre esprit. Et quand le présent est si absorbant, qui peut se tracasser de l'avenir ?

Henri Harpignies

Le Saut-du-Loup, vue prise dans l'Allier

Vers 1872, huile sur toile, 143 x 180 cm

Cambrai, musée des Beaux-Arts (dépôt du musée d'Orsay)





Blaise Cendrars



J'étais à 16 000 lieues du lieu de ma naissance

Prose du Transsibérien et de la Petite Jehanne de France

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance
J'étais à 16 000 lieues du lieu de ma naissance
J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares
Et je n'avais pas assez des sept gares et des mille et trois tours
Car mon adolescence était si ardente et si folle
Que mon cœur, tour à tour, brûlait comme le temple d'Éphèse ou comme
la Place Rouge de Moscou
Quand le soleil se couche.
Et mes yeux éclairaient des voies anciennes.
Et j'étais déjà si mauvais poète
Que je ne savais pas aller jusqu'au bout.

Le Kremlin était comme un immense gâteau tartare
Croustillé d'or,
Avec les grandes amandes des cathédrales toutes blanches
Et l'or mielleux des cloches...
Un vieux moine me lisait la légende de Novgorode
J'avais soif
Et je déchiffrais des caractères cunéiformes
Puis, tout à coup, les pigeons du Saint-Esprit s'envolaient sur la place
Et mes mains s'envolaient aussi, avec des bruissements d'albatros
Et ceci, c'était les dernières réminiscences du dernier jour
Du tout dernier voyage
Et de la mer.

Pourtant, j'étais fort mauvais poète.
Je ne savais pas aller jusqu'au bout.
J'avais faim
Et tous les jours et toutes les femmes dans les cafés et tous les verres
J'aurais voulu les boire et les casser
Et toutes les vitrines et toutes les rues
Et toutes les maisons et toutes les vies
Et toutes les roues des fiacres qui tournaient en tourbillon sur les mauvais pavés
J'aurais voulu les plonger dans une fournaise de glaives
Et j'aurais voulu broyer tous les os
Et arracher toutes les langues
Et liquéfier tous ces grands corps étranges et nus sous les vêtements qui m'affolent...
Je pressentais la venue du grand Christ rouge de la révolution russe...
Et le soleil était une mauvaise plaie
Qui s'ouvrait comme un brasier.

En ce temps-là j'étais en mon adolescence
J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de ma naissance
J'étais à Moscou, où je voulais me nourrir de flammes
Et je n'avais pas assez des tours et des gares que constellaient mes yeux
En Sibérie tonnait le canon, c'était la guerre
La faim le froid la peste le choléra
Et les eaux limoneuses de l'Amour charriaient des millions de charognes.
Dans toutes les gares je voyais partir tous les derniers trains
Personne ne pouvait plus partir car on ne délivrait plus de billets
Et les soldats qui s'en allaient auraient bien voulu rester...
Un vieux moine me chantait la légende de Novgorode.

Moi, le mauvais poète qui ne voulais aller nulle part, je pouvais aller partout
Et aussi les marchands avaient encore assez d'argent
Pour aller tenter faire fortune.
Leur train partait tous les vendredis matin.
On disait qu'il y avait beaucoup de morts.
L'un emportait cent caisses de réveils et de coucous de la Forêt-Noire
Un autre, des boîtes à chapeaux, des cylindres et un assortiment
de tire-bouchons de Sheffield
Un autre, des cercueils de Malmoë remplis de boîtes de conserve
et de sardines à l'huile
Puis il y avait beaucoup de femmes
Des femmes, des entrejambes à louer qui pouvaient aussi servir
De cercueils
Elles étaient toutes patentées
On disait qu'il y avait beaucoup de morts là-bas
Elles voyageaient à prix réduits
Et avaient toutes un compte courant à la banque.

Or, un vendredi matin, ce fut enfin mon tour
On était en décembre
Et je partis moi aussi pour accompagner le voyageur en bijouterie
qui se rendait à Kharbine
Nous avons deux coupés dans l'express et 34 coffres de joaillerie de Pforzheim
De la camelote allemande *Made in Germany*
Il m'avait habillé de neuf, et en montant dans le train j'avais perdu un bouton
– Je m'en souviens, je m'en souviens, j'y ai souvent pensé depuis –
Je couchais sur les coffres et j'étais tout heureux de pouvoir jouer
avec le browning nickelé qu'il m'avait aussi donné

Blaise Cendrars et Sonia Delaunay
*La Prose du Transsibérien et de la
Petite Jehanne de France*

Paris, Éditions des Hommes Nouveaux, 1913,
illustrations au pochoir, 207,4 × 36,2 cm
New York, The Museum of Modern Art





P rès d'Astor, dans un paysage riant, nous croisons une étrange caravane dont les femmes semblent revêtues de suaires ; ce sont des Kachgariens qui reviennent d'un pèlerinage à La Mecque. Par les Indes et la mer, la route est longue, mais si bien organisée pour les pèlerins qu'elle est préférée aux voies ferrées russes pour lesquelles les Soviets font de la propagande. Le même jour, et je ne puis m'empêcher d'établir un parallèle entre ces deux caravanes religieuses, nous échangeons quelques paroles avec trois dames missionnaires en casque colonial et gantées de filoselle, qui se rendent à Kachgar avec de nombreux poneys. Deux d'entre elles sont de jeunes Nordiques au teint de lis et de rose, et je taquine Peter qui avait souvent déploré l'absence de « blondes platinées » en Asie centrale !

À mesure que nous approchons du Bourzil, la vallée où poussent quelques sapins s'appauvrit. Les enfants, perchés comme des brochettes de moineaux sur les toits de huttes en rondins, sont échevelés, vêtus d'un sale poncho de laine ; les femmes au teint clair ont un regard farouche et portent sur la tête de grands capuchons noirs.

Là, dans ce lieu solitaire et froid, deux groupes de cavaliers se rencontrent au milieu d'un champ limité par deux rangées de pierres. Ce sont des indigènes qui ont eu la bonne idée d'organiser un match de polo, et j'admire la fougue avec laquelle ils jouent. Pour enlever leurs petits chevaux dans un galop, ils profèrent des : « hans ! » gutturaux qui résonnent encore à mon oreille. C'est dans ces hautes vallées qu'est né, jadis, le jeu de polo.

La région du Bourzil, si dangereuse l'hiver lorsque l'ouragan incessant y amoncelle la neige à des hauteurs fantastiques, est couverte en été de pâturages fleuris. Franchir ce col, c'est pénétrer dans un monde nouveau où les pluies abondantes font croître une orgie de verdure. Les forêts de bouleaux, puis de sapins, couvrent le flanc de la montagne où l'eau murmure de tous côtés.

On pourrait se croire dans le Jura, mais ici les indigènes ont des yeux de charbon, des cheveux d'un noir corbeau, et ils mentent des allumettes. Des fillettes entortillées de fichus noirs cueillent des baies ; leur poitrine disparaît sous des colliers, et



... du haut des trois mille cinq cents mètres du Tragbal, s'étale tout à coup devant nous le cirque lumineux du Cachemire...

leur narine porte une petite étoile d'argent. Le ciel est plus bleu, les papillons immenses, et l'eau de la rivière limpide où je me baigne est destinée à gagner l'océan Indien par la Jhelum et l'Indus.

Nous ne sommes plus très loin de Srinagar. Aussi envoyons-nous un télégramme à un garage pour qu'une auto vienne nous chercher à Bandipour, où commence la vraie route. Là, dans le petit bureau de poste de Gouraïs, nous faisons la connaissance d'un colonel anglais fort soucieux depuis le matin même, car il a réussi à accrocher son hameçon dans l'oreille de son petit basset ; il nous offre à déjeuner dans le *rest-house* voisin, où il passe ses vacances à pêcher la truite avec un couple charmant.

Un col encore nous sépare de Srinagar, le Tragbal, et c'est à son pied que nous passons notre dernière nuit « sauvage ». Le torrent qui gronde tout près de là accompagne mes pensées. Je suis profondément triste à l'idée de quitter cette vie facile qui fut mienne si longtemps sous le grand ciel d'Asie...

Le 12 septembre, du haut des trois mille cinq cents mètres du Tragbal, s'étale tout à coup devant nous le cirque lumineux du Cachemire, les bleus exquis d'un lac immense, des collines de sapins, un ciel doux, et j'évoque involontairement un autre cirque bleu, tout là-bas en Europe, le Léman lorsqu'on le découvre de Saint-Cergue, après avoir traversé le Jura.

Oasis interdites, 1937.

R. B. Holmes & Co.
Hommes pêchant sur le lac Dal, près de Srinagar

1921, photographie colorisée à la main
Washington, National Geographic Creative

Page de gauche
Violet M. Minchin
Lac Dal, Cachemire

1918, aquarelle sur papier
Collection particulière



On se tortura la cervelle pour savoir où on irait et ce qu'on ferait.

Jacques Monory
Fuite n° 2

1980, huile sur toile et plexi,
150 x 230 cm
Collection particulière

John Cooper
Groupe d'amis

Seconde moitié du XX^e siècle,
photographie noir et blanc
Collection particulière

On se tortura la cervelle pour savoir où on irait et ce qu'on ferait. Je compris que c'était à moi de jouer. Pauvre, pauvre Dean, le démon lui-même n'avait jamais roulé si bas ; complètement dément, avec le pouce infecté, au milieu des bagages cabossés de sa vie fiévreuse d'orphelin, ballottée de part et d'autre de l'Amérique un nombre infini de fois, un oiseau perdu. « Marchons vers New York, dit-il, et reluquons en chemin tout ce qui se présentera... ouais. » Je sortis mon fric et le comptai ; je lui fis voir.

— J'ai ici, dis-je, la somme de quatre-vingt-trois dollars et des poussières et, si tu veux venir avec moi, on va à New York et après ça, on va en Italie.

— En Italie ? fit-il. Ses yeux s'illuminèrent. En Italie, ouais... Comment est-ce qu'on ira, mon vieux Sal ?

Je réfléchis à la question.

— Je ferai de l'argent, j'aurai mille dollars des éditeurs. On ira savourer toutes les femmes loufoques de Rome, de Paris, de tous ces coins-là ; on s'installera dans des cafés sur les trottoirs ; on habitera dans des bordels. Pourquoi ne pas aller en Italie ?

— Pourquoi pas, oui, dit Dean et puis il se rendit compte que j'étais sérieux et, d'abord, il me regarda du coin de l'œil, car

auparavant je ne m'étais jamais engagé à l'aider, et ce regard était celui d'un homme qui pèse ses chances au dernier instant avant le pari. Il y avait un air de triomphe et d'insolence dans ses yeux, un regard démoniaque, qui resta longtemps fixé sur moi. Je le regardais à mon tour et rougis.

Je dis : « Qu'est-ce qu'il y a ? » J'eus le sentiment d'être lamentable en disant ça. Il ne fit aucune réponse mais continua de me regarder avec le même regard en coin, soupçonneux et insolent.

Je m'efforçai de me souvenir de tout ce qu'il avait fait dans sa vie et s'il n'y avait pas quelque chose dans son passé qui lui fit redouter quelque chose de notre présent. Avec résolution et fermeté, je répétais ce que j'avais dit : « Viens à New York avec moi ; j'ai le fric. » Je le regardai ; mes yeux étaient humides de confusion et de vraies larmes. Ses yeux qui ne me quittaient pas étaient maintenant sans expression et passaient à travers moi. Ce fut probablement l'instant crucial de notre amitié ; il comprit que j'avais réellement passé des heures à penser à lui et à ses malheurs, et il essayait d'ordonner ça en fonction de ses catégories furieusement filandreuses et intellectuellement tourmentées. Quelque chose se déclencha entre nous deux.

Sur la route, 1957.







J'ai senti que j'étais dans un lieu exceptionnel, que j'étais arrivé au bout d'un voyage, à l'endroit où je devais depuis toujours venir.

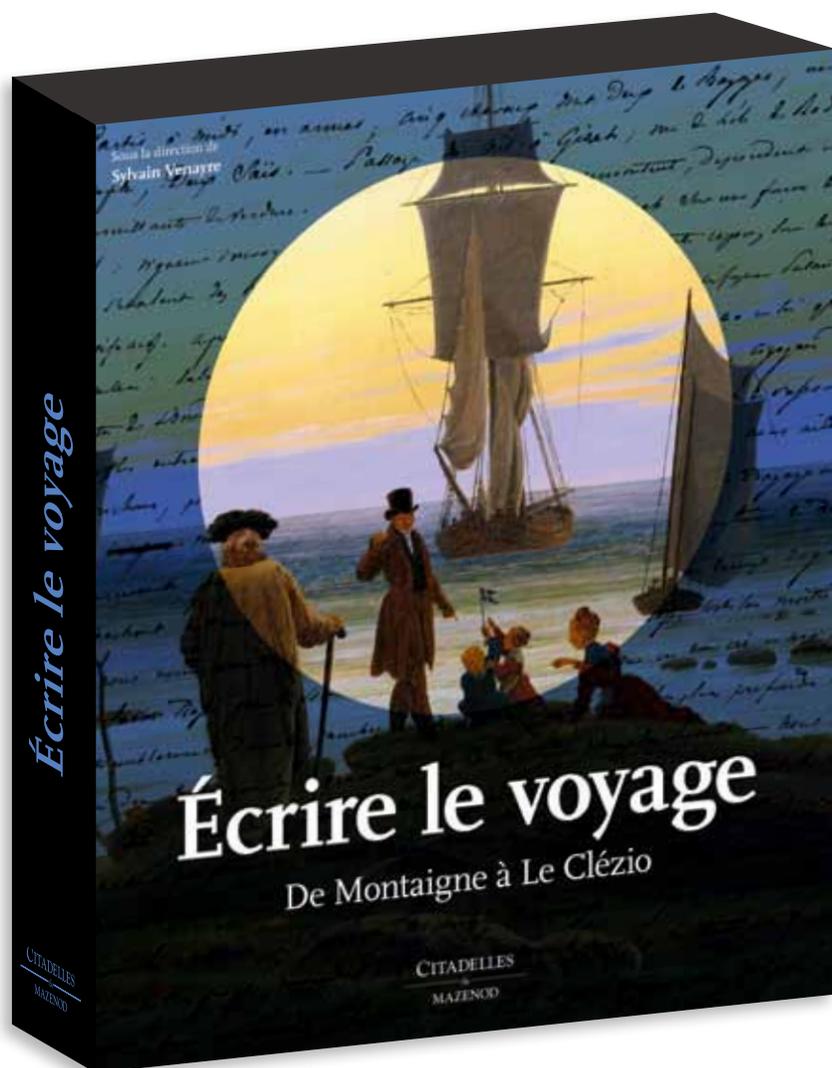
J'ai senti cela dès que je suis arrivé sur l'île : c'était le vent violent, peut-être, qui chassait les nuages pareils à de la fumée d'incendie sur les cimes des montagnes. Ou le bleu de la mer, intense, éclairé par le soleil, les sombres courants qui viennent à travers la passe, les plateaux noirs du corail, et les montagnes fauves, les feuilles des vacoas, les aloès, les cactus. Surtout le silence, je crois, silence chargé de lumière et de vent, qui semblait venir de l'autre bout de l'océan, du plus au sud, des régions les plus pures du monde, l'Antarctique, l'Australie, l'Océanie. Quelque chose que je ne comprenais pas bien et qui m'électrisait, emplissait mon corps et mon esprit, une lumière qui me gonflait, me nourrissait. Je l'ai senti, à chaque moment du jour, jusqu'à l'épuisement. La nuit, même, sous le bleu sombre du ciel, les étoiles si sûres, si proches, la lune glissant entre les filaments de nuages. J'ai senti que j'étais dans un lieu exceptionnel, que j'étais arrivé au bout d'un voyage, à l'endroit où je devais depuis toujours venir. Qu'importaient les jours, les heures ? Chaque seconde qui passait avait plus de force que celles que j'avais vécues ailleurs, plus de durée. Je savais cela, je l'ai su à l'instant où j'ai marché sur Rodrigues. Alors, je regardais, j'écoutais, je respirais, tous mes sens aux aguets. Même s'il n'arrivait rien de ce voyage, il y avait cette lumière, ces rochers noirs, ce ciel, cette mer. Chaque seconde que je passais avec eux m'apportait leur pouvoir, leur science. J'étais avec eux. Un jour, tandis que j'avançais seul sur mon ombre, j'ai vu une pierre ronde, une lave couleur de nuit, percée de trous, usée par l'eau et par l'air, et qui brillait au soleil d'un éclat sombre. Je l'ai ramassée, je l'ai serrée fort dans ma main. Je ne peux pas dire tout ce que cette pierre m'a fait.

La présence de mon grand-père dans ce lieu solitaire, c'est cela qui me trouble, me retient. C'est mon unique lien avec lui, car je ne sais rien de lui, hormis ces papiers et quelques photos jaunies. Je connaissais l'homme vieilli, le magistrat à la fin de sa vie, son visage maigre et anguleux, l'air à la fois rêveur et hautain, ressemblant à un vieil Indien américain photographié au début du siècle.

Voyage à Rodrigues, 1986.

Peter Doig
100 Years Ago

2001, huile sur toile, 240 x 360 cm
Paris, musée national d'Art moderne -
Centre Georges Pompidou



UNE ANTHOLOGIE RÉUNIE ET PRÉSENTÉE PAR

Sylvain Venayre, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Grenoble-Alpes. Spécialiste d'histoire culturelle, il a notamment travaillé sur l'histoire du voyage (*La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne. 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002 ; *Rêves d'aventures*, Paris, La Martinière, 2006 et *Panorama du voyage. Mots, figures, pratiques. 1780-1920*, Paris, Les Belles Lettres, 2012) et sur l'écriture de l'histoire (*Le Dossier Bertrand*, en collaboration, Paris, Manuella, 2008 ; *L'Histoire au conditionnel*, avec P. Boucheron, Paris, Mille et Une Nuits, 2012 ; *Disparu !*, Paris, Les Belles Lettres, 2012 ; *Les Origines de la France. Quand les historiens racontaient la nation*, Paris, Seuil, 2013). Il a également codirigé, aux éditions Citadelles & Mazenod, *L'art de la bande dessinée* (2012).

Coll. « Littérature illustrée »

Un ouvrage de 496 pages, relié et semi-toilé sous coffret illustré

Format : 29 × 35 cm, 350 ill. couleur env.

ISBN : 978 2 85088 580 8

H : 44 9126 2

Publication : mars 2014

Ci-dessus

Charles Louis Balzac
Les pyramides de Memphis, le Sphinx, au soleil couchant

Fin du XVIII^e-début du XIX^e siècle, plume, encre noire, aquarelle et gouache sur traits de crayon, 53,5 × 87,3 cm
Paris, musée du Louvre

Page de droite

Oswald Achenbach
Ischia (détail)

1884, huile sur toile, 66 × 89 cm
Collection particulière

4^e de couverture

Cesare Andreoni
Vol de reconnaissance

1932-1934, huile sur panneau, 111 × 92 cm
Milan, Galleria d'Arte Moderna





ANDREONI